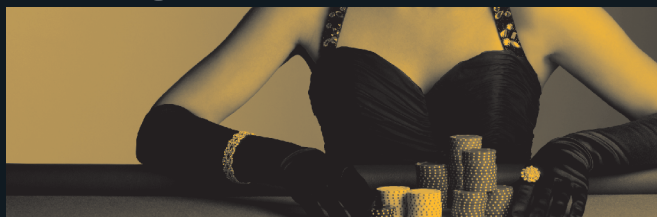


P O L A R

Miguel Miranda



Donnez-leur, Seigneur,
le repos éternel

Une enquête de Mário França

DONNEZ-LEUR, SEIGNEUR, LE REPOS ÉTERNEL

Collection *L'Aube noire*
dirigée par Marion Hennebert

Publié avec le concours de la Direction Générale du Livre,
des Archives et des Bibliothèques



GOVERNO DE
PORTUGAL

SECRETÁRIO DE ESTADO
DA CULTURA

Titre original : *Dai-lhes, Senhor, o Eterno Repouso*
© Miguel Miranda, 2011
pour l'édition originale

© Éditions de l'Aube, 2013
pour la traduction française
www.editionsdelaubes.com

ISBN 978-2-8159-0616-7

Miguel Miranda

**Donnez-leur, Seigneur,
le repos éternel**

roman traduit du portugais par Vincent Gorse

éditions de l'aube

«*Requiem aeternam dona eis, Domine*
Confutatis maledictis
Dona eis requiem, amen.»

(Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel
Les maudits seront confondus
Donnez-leur le repos, amen)

Mozart, *Requiem*

Un

« *Confutatis maledictis* », ai-je murmuré en apercevant un cadavre de femme qui flottait sur les eaux du fleuve. La mort n'est vraiment pas quelque chose de joli à voir. J'ai beau en avoir l'habitude, poser les yeux sur un corps sans vie me laisse toujours aussi perplexe et songeur. D'autant plus que la femme qui habitait ce corps il y a quelques heures encore était très belle, ce qui rendait le crime d'autant plus révoltant. Car je ne doutais pas un seul instant qu'il s'agissait d'un crime. Même si je n'en avais aucune preuve, mon instinct me le disait.

J'ai posé mes puissantes jumelles Zeiss. La scène qui allait suivre ne m'intéressait pas beaucoup. La police était arrivée, commissaire de la criminelle en tête, et commençait déjà l'opération de repêchage du corps. Suivrait l'audition des membres d'équipage du yacht de luxe qui mouillait près du quai. Simple mesure de routine qui aboutirait à une impasse, j'étais prêt à le parier.

Je me suis appuyé sur le dossier de mon fauteuil pour essayer de me détendre. Deux mouettes planaient au-dessus du fleuve. Un effluve musqué pénétrait à travers les jours de la fenêtre mal jointive de mon bureau, une odeur qui m'aide à réfléchir. Les bateaux, les ponts, la cascade des toits des vieilles maisons accrochées aux berges escarpées du fleuve Douro constituent une toile de fond qui m'inspire toujours, qui nourrit mon raisonnement déductif.

Je n'avais plus qu'à attendre. J'étais sûr qu'on viendrait me chercher. Ce n'était qu'une question de temps, mais je n'avais aucun doute que tôt ou tard, quelqu'un ferait appel à mes services. Avant qu'il ne soit trop tard.

Le lendemain, le crime ferait les gros titres des journaux : « Lady Godiva assassinée. » J'ai souri. J'étais le seul à savoir que la femme qui était morte n'était pas la célèbre chanteuse pop, mais un sosie. Ou alors, je ne m'appelle plus Mário França, un des plus grands détectives du monde.

Deux

J'aime contempler longuement le fleuve Douro quand je n'ai rien à faire. Ce qui m'est arrivé fréquemment ces derniers temps. Notre métier de détective est essentiellement composé de périodes d'attente, parfois interminables : l'attente qu'une mort apparaisse suspecte, ou qu'un crime soit commis et que leur explication exige l'intervention d'un spécialiste ; la patiente attente, ensuite, qu'un suspect se manifeste et finisse par tomber dans les mailles du filet qu'on lui aura tendu. Ou alors, plus simplement, l'attente qu'on vienne frapper à notre porte pour nous demander le plus modeste des services : surveillance, filature, photos compromettantes... En période de disette, je navigue d'attente en attente, immobile comme un ascète devant le panorama de ma fenêtre, économisant au mieux mes efforts. Je bascule alors en mode veille, me déconnectant de tout ce qui m'entoure, laissant seulement mon cerveau travailler fébrilement. Je peux même presque le débrancher pour me plonger dans une sorte d'hibernation, sans penser à rien, conservant seulement mes sens en alerte. J'ai le corps et l'âme aguerris à ces longues périodes de vide quasi absolu qui composent ma vie. Je suis devenu tellement accro au silence que je suis sans cesse en attente d'une autre attente – ce qui en vient à me confondre parfois, ne sachant plus exactement ce que j'attends ni pourquoi.

J'ai longé en marchant le *Muro dos Bacalhoeiros*, traînant un peu les pieds sur les dalles irrégulières du quai de granit

en direction de mon bureau. J'ai pris soin d'éviter les grands anneaux de fer forgé scellés au sol auxquels s'amarrèrent jadis les bateaux des pêcheurs de morue. Ce quai légendaire, le plus célèbre de Porto, est tombé en désuétude depuis que le vieux port des bouches du Douro a cessé d'accueillir les navires de fort tirant d'eau. Aujourd'hui, le trafic fluvial n'est plus constitué que de gabares qui ne transportent plus autant de marchandises et de tonneaux de vin qu'autrefois, de bateaux de tourisme et de quelques yachts de milliardaires. Sans oublier les vedettes rapides, les longues pirogues des rameurs qui pratiquent l'aviron, les jet-skis et les petits chalutiers de l'Afurada, le seul port de pêche qui subsiste, situé sur la rive gauche du fleuve. Les cargos, les pétroliers et les grands navires de pêche de haute mer ne pénètrent plus depuis longtemps dans le fleuve, mais vont mouiller dans le port marin de Leixoes construit au nord de l'estuaire. Les pêcheurs de morue ont disparu; aujourd'hui, ils sont presque devenus des personnages de cire pour musées. La flotte de pêche au long cours qui dominait jadis les mers de Groënland et de Norvège a été démantelée presque en totalité suite aux ruineux accords de pêche de la communauté européenne. Les procédés de salage et de conservation du poisson ont changé et les anciennes sécheries de morue de Lavadores, qu'on devine encore au loin, ont été abandonnées. Seul le *Muro dos Bacalhoeiros*, devenu un véritable mémorial de la dernière aventure maritime portugaise, s'élève encore sur la rive du fleuve, au cœur du quartier de Ribeira.

Je me suis arrêté à la porte du vieil immeuble où se trouve mon bureau. Le voyage le long du *Muro* ne fait que quelques pas: il est beaucoup plus court dans l'espace que dans le temps! Je suis toujours fébrile, comme à l'affût du moindre danger, lorsque j'atteins l'entrée de ma tanière. Tentant vainement de me fondre dans le paysage pour passer inaperçu, je sens un frisson me parcourir au moment où je me prépare

à enfoncer la clé dans la serrure. Une des raisons qui me mettent dans cet état est que j'ai toujours peur de tomber sur ma propriétaire, Dona Arminda. Elle monte souvent la garde à la porte de l'immeuble, aux aguets, devinant mon approche grâce à son oreille de lynx. Trois mois de retard de loyer la rendent toujours très anxieuse, la mine renfrognée. Quand elle réussit à m'intercepter, elle me brandit un chapelet de menaces auxquelles je suis habitué. C'est un jeu auquel je me livre avec elle avec un secret plaisir. Je garde toujours en réserve la montant de mon loyer, mais j'aime la faire ainsi mijoter à petit feu pour deux raisons : primo, si un jour je suis à cours d'argent, elle sera habituée à mon retard, et secundo, je trouve passionnant d'inventer sans cesse des histoires, de faux prétextes pour justifier un nouveau délai, une sorte d'entraînement à l'art de la fable et du leurre, si utile à la profession.

J'ai tourné la clef dans la serrure et j'ai pénétré dans le hall d'entrée de la manière la plus discrète que les gonds rouillés de la porte me le permettaient. Cette fois-ci, coup de chance, Dona Arminda était apparemment hors du terrier, et sans perdre une seconde, j'ai commencé à monter les escaliers comme un chat, sur la pointe des pieds, sans presque arracher un seul gémissement aux vieilles marches de bois vermoulu. Tant de précaution pourrait paraître inutile : à la manière dont étaient rangés les papiers sur la commode du couloir, à la position de la poignée de la porte de la pendule, à l'angle que faisait le tapis indien, je savais qu'elle était sortie. Mais même en la sachant au large, je monte toujours l'escalier en silence, les muscles tendus, prêt à toute éventualité. Dans notre vie de détective, on vit en permanence sur le fil du rasoir ; il y a toujours un fripon prêt à nous préparer un coup fourré, lui ou un de ses sbires, pour toutes sortes de raisons. Alors, si je suis devenu un obsessionnel des règles de sécurité, je sais que cette forme de paranoïa m'est très utile : ma

méthode personnelle de détection des intrus m'a déjà sauvé la vie dans de multiples situations.

Je suis arrivé au second étage et je me suis glissé sans bruit jusqu'à la porte de mon bureau. Une petite plaque en laiton y est fixée à hauteur des yeux : « *Mário França, détective privé.* » Une petite touche de luxe confectionnée par Dédos – alias Doigts d'Or – un de mes fidèles agents de terrain. Artisan habile, il possède un petit atelier d'orfèvrerie où il travaille comme personne l'argent et autres métaux. Des activités autorisées et d'autres moins – comme la gravure de faux poinçons, que je fais semblant de ne pas voir – le font naviguer sans cesse sur la ligne étroite entre le cadre légal et le monde du crime, ce qui le transforme en un puits d'informations et une taupe efficace à l'occasion. Un jour, j'ai dû le sauver de la prison suite à une de ces affaires plutôt louches dans lesquelles il se fourre parfois. Reconnaisant, il m'a offert cette plaque de métal jaune avec mon nom gravé en bas-relief sur un fond où l'on peut lire, sous un autre angle et en caractères plus discrets, un peu comme sur un hologramme : « *Le meilleur du monde.* » Malgré son côté kitsch, voire ringard, cette clinquante annonce fonctionne comme un double avertissement pour tout client éventuel s'appêtant à frapper à ma porte. Ou pour tout coquin animé de mauvaises intentions.

J'ai ouvert ma porte avec l'épingle d'un passe-partout, un autre de mes rituels pour ne pas perdre la main. J'ai pénétré dans ma tanière et je me suis assis dans mon fauteuil, derrière ma table de travail.

J'aime avoir un bureau en désordre. Coupures de journaux, factures à payer, lettres, notes éparées gribouillées sur des morceaux de papier, rapports, photographies et pléthore d'objets forment une mosaïque sur laquelle se promènent mon regard et ma pensée. Une seule longue étagère court le long du mur opposé à la fenêtre ; elle est couverte de dossiers

d'archives, de livres de droit, de quelques vieux appareils photo mis au rebut, et, particulièrement mise en évidence en plein milieu, d'une vieille machine à écrire Remington récupérée chez *Chaminé da Mota*, un brocanteur de la rue des Fleurs. En fait, il me l'avait donnée en échange d'un petit service de surveillance, un travail facile qui n'avait occupé Moignon, un autre de mes acolytes, qu'une seule après-midi.

Moignon - Cotos de son vrai nom - est un cul-de-jatte manchot que personne ne remarque tant il a l'art de se fondre dans le paysage. Une guirlande de billets de loterie accrochée par une pince à linge à la boutonnière, toujours posté à un carrefour, sur le coin d'un trottoir, c'est un informateur hors pair qui constitue en quelque sorte mes yeux et mes oreilles dans toute la ville.

L'imposante Remington, soigneusement astiquée, est la pièce maîtresse de la décoration de l'officine, rattrapant l'impression mitigée que la vieille chaise de cuir râpé, placée devant mon bureau, laisse inmanquablement à mes visiteurs. Surtout quand ils s'aperçoivent que c'est là qu'ils vont devoir s'asseoir.

En entrant, j'ai observé une nouvelle fois le mobilier spartiate, fatigué, qui commence indubitablement à accuser le poids des ans. Un grand détective comme moi a besoin de soigner son image et j'ai pris soudain conscience qu'il était temps de tout changer. D'autres meubles, plus dignes, plus impressionnants, s'imposaient à l'évidence, et je me suis même demandé comment j'avais pu me contenter de ces vieilleries aussi longtemps. Bien sûr, j'ai eu le vieux réflexe de fermer les yeux pour essayer de chasser cette idée, me convaincre qu'il serait stupide de dépenser de l'argent pour embellir mon bureau dans lequel n'entrait presque jamais personne, mais j'ai compris que l'heure avait sonné et que cette fois-ci toute tentative de diversion serait inutile. Alors, abandonnant toute résistance, j'ai inspiré profondément et je me suis levé pour m'en occuper.

J'ai acheté le nouveau mobilier dans un magasin de la rue Loureiro, d'occasion bien entendu. M. Ruela, le propriétaire de la brocante, était un homme avec une petite tête d'œuf qui parlait sans remuer les lèvres, comme un ventriloque. Lorsque j'ai eu terminé de choisir les meubles, il a glissé les billets que je lui tendais dans la poche de sa vieille blouse grise d'épicier en me murmurant :

— Ne vous inquiétez pas, la livraison est comprise. Les garçons vont vous apporter tout ça en un instant.

Les « garçons » étaient deux vieillards dont les yeux ridés brillaient comme des lucioles à la dérive dans le sombre entrepôt rempli de meubles en ruine ; on aurait pu croire qu'eux aussi étaient à vendre, comme le reste de la marchandise.

— Ne vous inquiétez pas, m'a répété Ruela, ils vont tout de suite chercher le camion.

Je suis parti en regardant les « garçons » lire le papier avec l'adresse de mon bureau et un croquis du trajet pour y accéder, le tournant et le regardant à contre-jour d'un air entendu.

Ruela m'a lancé de loin :

— Ils arrivent toujours à bon port : ils connaissent la ville par cœur.

Je suis rentré à pied au *Muro dos Bacalhoeiros*, en profitant pour passer chez Escobar, un Basque qui avait ouvert depuis quelques années une galerie d'art dans mon quartier et qui me tenait toujours au courant des dernières nouvelles des bas-fonds du marché de l'art. Sa galerie était fermée, avec, à la porte, une pancarte : « *Je reviens tout de suite.* » Ça m'a laissé songeur. Je devinais très bien ce que ce message signifiait. Une petite délicatesse avait dû survenir – c'est-à-dire une grande complication en réalité ! – et il avait dû disparaître pour « se mettre au vert » quelque temps. J'ai haussé les épaules : j'avais l'habitude de ces absences occasionnelles de mon ami basque.

Je me suis rabattu sur l'épicerie de Celestina où j'ai pêché un journal sur le présentoir. À moitié cachée derrière les caisses de choux, de carottes et de poireaux, l'épicière se grattait les varices, aussi épaisses que des amarres de navire, qui décoraient ses jambes difformes. Assise sereinement au milieu de ses légumes, elle avait quelque chose de Bouddha, insufflant un certain respect par son économie de mots et de mouvements, et peut-être aussi par quelques poils de barbe qui parsemaient les joues de son large visage. Je lui ai fait un signe rapide et me suis éclipsé, ses mots encore plantés dans le dos comme des fléchettes :

— Un de plus à mettre sur votre compte ?

À en croire le livre de comptes de Celestina, je lui devais déjà plusieurs mois de journaux. Le jour J, je descendrai dans la rue avec une liasse de billets dans la poche et je paierai toutes mes dettes de voisinage. À la vue de mes ardoises, il ne devait pas y avoir un seul patron de bar dans le quartier qui ne devait pas vouloir ma mort. Mais c'est un plaisir sublime de jouer au riche de temps en temps, de passer de boutique en boutique, réglant mes dettes en laissant grassement la monnaie, magnanime, avec un immense détachement.

En sortant de chez Celestina, je suis passé à mon bureau voir si mes meubles étaient arrivés. Sur la place de Ribeira était en train de se garer un mini-fourgon Rascal Bedford avec des chaises empilées sur le toit, attachées par des cordes. Cette entrée insolite des garçons sur la place provoqua une envolée de pigeons aux ailes vrombissantes, tandis que les mouettes, plus curieuses, planaient en cercle au-dessus de leur camionnette branlante. Le camion de Ruela était en fait une minuscule fourgonnette décrépite dans lesquels s'étaient glissés les vieillards comme dans une boîte de sardine : le pilote, les mains crispées sur le volant et ses yeux presbytes rivés sur la route, le copilote, les yeux penchés sur le papier

où était notée l'adresse qu'il essayait de lire derrière ses verres de lunette aussi épais que des loupes. Visiblement, ce dernier était le navigateur, c'est-à-dire le maître de la manœuvre. Lorsque je suis arrivé, ils finissaient de se garer par petits soubresauts en faisant trembler leur brouette, heurtant des bacs poubelles pour se faire de la place, indifférents aux invectives des commerçants du voisinage qui se moquaient d'eux en leur criant :

— Eh grand-père ! Attention à ta charrette, tu vas rayer la peinture !

Ils ont bombé le torse et déchargé sur le trottoir la moitié de leur barda, le reste étant visiblement destiné à une autre adresse. Ensuite, ils ont péniblement commencé à monter mes meubles par l'escalier, aussi raide qu'étroit, de mon immeuble, s'arrêtant toutes les quelques marches pour respirer, le front en sueur ; l'un était livide, au bord de la crise d'apoplexie, tandis que le grésillement de la toux du second ressemblait à une sirène d'usine enrouée annonçant un changement d'équipe.

Après avoir longuement repris leur souffle sur le palier du premier étage en profitant pour apprécier la jolie vue sur le fleuve, ils ont repris leur lente opération d'escalade en râlant et en continuant à suer à grosses gouttes.

Arrivé enfin devant mon bureau, l'un des « garçons », tremblant d'épuisement, s'est ouvert le front en trébuchant contre l'angle saillant d'un coin de mur, manquant de peu faire tomber sa charge ; il a fallu lui improviser un pansement de fortune avec un morceau d'une vieille chemise de nuit de Dona Arminda qui nous observait, affolée, cachée en contrebas derrière sa porte entrouverte.

— Ce n'est rien. J'ai déjà connu bien pire... nous a-t-il rassurés avec un sourire édenté.

Tandis qu'ils s'apprêtaient à redescendre, toujours aussi chargés, pour me débarrasser de mes anciens meubles, je les

ai imaginés un instant avec horreur dégringoler les escaliers en se brisant en morceaux, mais j'ai vite chassé cette terrible image de mon esprit ! Après les avoir laissés se reposer quelques minutes, je les ai remerciés avec un bon pourboire. Visiblement très peu pressés, ils ne sont partis que très lentement, prenant d'abord le temps de contempler le vaste panorama sur le fleuve offert de mon palier, puis s'arrêtant encore pour discuter plus bas. J'ai bien compris qu'en vieux renards, ils devaient jouer la montre pour éviter de rentrer trop tôt à leur dépôt de la rue Loureiro, espérant y arriver trop tard pour avoir à ressortir avec une autre livraison ce jour-là !

Lorsque j'ai enfin réussi à m'en débarrasser, je suis vite remonté à mon bureau pour admirer le changement de style : deux majestueux fauteuils en cuir, élégamment patinés, étaient désormais prêts à accueillir mes visiteurs en lieu et place des vieilles chaises qui remplissaient jusque-là cet office ; une élégante bibliothèque Art Nouveau aux portes vitrées prenait maintenant place contre un mur ; et un imposant bureau en acajou avec un grand et haut fauteuil de ministre d'où je dominerai mes interlocuteurs remplaçait mon ancien secrétaire qui me parut soudain ridiculement petit dans mon souvenir. J'avais peut-être vu un peu grand, mais c'était parfait.

« Rien ne vaut des meubles neufs achetés d'occasion », me suis-je dit en souriant de la subtile bêtise de cette pensée, et je me suis vite assis sur mon nouveau trône en ouvrant mon journal. Le large fauteuil n'était pas inconfortable, mais il exigerait de moi une position différente : peut-être les bras écartés sur les accoudoirs pour ne pas paraître affaissé, et une cheville posée sur le genou de l'autre jambe ? Il faudrait voir, je m'y habituerais. En attendant, m'appuyant de tout mon poids sur son dossier pour me détendre, j'ai commencé à parcourir des yeux le journal.

Sur la première page, une photo montrait de très suggestives éclaboussures de sang avec un titre accrocheur : « *Guerre des gangs la nuit à Porto.* » Les mafias de la nuit réglèrent apparemment leurs comptes entre elles, se disputant le contrôle des espaces de jeu et de plaisir sur fond de trafic de drogue – *contrôle* dans leur jargon signifiant bien entendu racket, extorsion et gros bénéfices. Des chefs de factions avaient été arrêtés et venaient d'être condamnés, mais au lieu de constituer une accalmie, cette opération de nettoyage n'avait fait que raviver la guerre entre les gangs rivaux de Ribeira, de Miragaia et de Valongo, causant de nouvelles pertes dans tous les camps et recommençant à semer la terreur dans la rue. Un sujet certainement captivant, mais dans lequel je n'avais pas la tête à me plonger.

En bas de page de couverture, j'ai trouvé ce que je cherchais : un entrefilet qui renvoyait à la dernière page pour une nouvelle de dernière minute : « *Lady Godiva assassinée.* » L'article décrivait la façon dont la célèbre chanteuse pop lusocanadienne avait été retrouvée flottant dans le fleuve Douro, apparemment jetée par-dessus bord du yacht de son amant, le milliardaire russe Andreas Stepanov. Sur la photo d'archive qui illustrait l'article, tirée par un paparazzi à Monaco, on pouvait voir le magnat russe, une sorte de Demis Roussos dans une grande tunique de soie, des cheveux longs et une courte barbe entourant un visage rond comme la pleine lune, les yeux dissimulés derrière des lunettes de soleil.

J'ai souri en me décontractant sur mon gigantesque fauteuil, trouvant enfin, instinctivement, la position idéale. Il n'y avait plus qu'à attendre. Ils ne tarderaient pas à apparaître.